

FRANÇOIS OLISLAEGER, AU-DELÀ DE LA CASE

AUTEUR DE BANDE DESSINÉE ET EXPÉRIMENTATEUR GRAPHIQUE, FRANÇOIS OLISLAEGER FAIT ÉVOLUER SON TRAIT AU FIL DE SES CRÉATIONS. AU CRAYON, À L'ENCRE OU À L'AQUARELLE, L'ARTISTE, NÉ EN 1978 À LIÈGE, PASSE DU NOIR ET BLANC À LA COULEUR, SORT DES CASES, CRÉE UN MOUVEMENT, VIREVOLTE DANS L'ESPACE JOUANT AVEC LA LUMIÈRE. ET CHERCHE, À TRAVERS LUI, À COMPRENDRE LE VIVANT. ENTRETIEN AVEC BENOIT GABORIAUD

→ **FRANÇOIS OLISLAEGER. LES INTERSTICES**
DRAWING LAB, PARIS
DU 13 OCTOBRE 2023 AU 7 JANVIER 2024

BENOIT GABORIAUD **Tout au long de votre carrière, vous vous êtes essayé à plusieurs techniques, repoussant toujours plus loin les limites du dessin et de la bande dessinée. Vous considérez-vous comme un chercheur permanent ?**

FRANÇOIS OLISLAEGER Je suis toujours en train de transformer le réel en art graphique mais je change de médium en fonction de l'endroit ou de ce qui se passe. Pour moi, le dessin va du gribouillage jusqu'à la peinture sur toile. Parfois, des aspects du réel ressemblent à une aquarelle, mais une conversation peut m'évoquer un strip de bande dessinée, une balade peut aussi se transformer en un croquis avec une légende. J'essaie de comprendre ce qu'est le dessin au sens large et de ne pas me cantonner au travail d'atelier. Je dialogue, je cherche. J'ai parfois l'impression d'être un biologiste qui va sur le terrain réaliser des prélèvements et qui revient dans son atelier pour essayer de comprendre le vivant.

De la presse jeunesse comme *Astrapi* à des dessins libres sur l'actualité pour *Le Monde* en passant par des ouvrages de BD, *Little P. in Echoesland* (2005) et *Écolila* (2019), ou encore une série très personnelle représentant des fleurs... : le choix de la technique est-il prédéfini à l'avance, en fonction du sujet et du médium ?

La feuille de papier avec le crayon est la technique la plus évidente. Je commence toujours par une recherche à la main. Les portraits de fleurs sont en fait des autoportraits à un instant T. À ce moment-là, je ne pouvais pas voir ma fille qui était en bas âge. Elle s'appelle Lilas. Peindre ces fleurs, c'était regarder pousser la vie. Pour les représenter, il fallait de la couleur, de l'eau, des pigments végétaux, et donc de l'aquarelle japonaise, le choix s'est fait très naturellement. J'avais besoin de laisser le hasard intervenir. Je fais confiance à la matière et aux accidents. Cette technique est en opposition avec la rigueur qu'impose le dessin d'idée. Dans ce cas, la pensée doit arriver le plus directement à la main. Un stylo noir suffit.

Vue de l'exposition de François Ollislaeger,
Ernest et la quatrième dimension,
Pulp Festival, Ferme du Buisson, Noisiel, 2017.







Directement ou indirectement, vous consacrez une grande partie de vos recherches au vivant et à son mouvement, notamment dans *Le Carnet du promeneur* (2022). Mais cette fois-ci vous l'abordez avec une technique différente.

Je défends le combat des écologistes qui me tient à cœur. Pour cet ouvrage, j'ai un peu travaillé comme pour le dessin de presse, où le titre révèle quelque chose de l'image. Tout est possible !

En effet ! Vous faites même sortir le dessin des cases, du papier, pour lui donner vie dans l'espace, en trois dimensions. D'où vous est venue cette idée ?

Au Mexique, où je vis une partie de l'année, on trouve des petites boîtes-vitrines dans lesquelles sont représentées des saynètes, des tableaux en 3D humoristiques. Je m'en suis inspiré. Un jour, j'ai parlé de cette recherche avec Vincent Echès qui dirigeait le centre d'art La Ferme du Buisson. Il m'a alors proposé de faire une exposition à grande échelle pendant le Pulp Festival, dans les écuries. Je voulais que chaque salle devienne une case de bande dessinée en volume. Cette exposition sous forme de théâtre en papier était baptisée *Ernest et la quatrième dimension*. Le person-

nage passe d'un état à un autre ou d'un endroit à un autre en se transformant en fonction des lieux qu'il traverse. La 3D m'a permis de placer le visiteur au sein même de la narration, pour qu'il puisse s'en détacher et observer sans avoir l'esprit braqué sur une histoire.

Comment est né Ernest, votre alter ego, qui apparaît dès votre deuxième BD *Little P. in Echoesland* ? Les traits qui le définissent sont simples mais n'ont pas été laissés au hasard.

C'est ma fille qui lui a donné ce nom. C'est toujours le père qui donne son nom à sa fille, là c'est l'inverse. À l'époque, j'étais très inspiré par Tintin et Corto Maltese. La forme de sa tête rappelle celle de Tintin, mais Tintin n'a pas de nez, ça me dérangeait beaucoup, alors je lui en ai rajouté un grand. Au fil du temps, il est devenu journaliste et je l'ai dessiné comme un point d'interrogation avec une flèche à gauche pour bien marquer son nez. Il symbolise un homme qui regarde et qui s'interroge.

François Olislaeger. *Écolila* (pages intérieures). 2019. Édition Actes Sud BD.

Des questions, vous vous en posez beaucoup : vous vous êtes intéressé à d'autres artistes ou personnalités comme Marcel Duchamp, Wim Delvoye, Charles Darwin et René Magritte à qui vous avez dédié des romans graphiques, mais aussi à la chorégraphe Mathilde Monnier pour savoir comment représenter le mouvement en dessin. Cette démarche est finalement similaire à celle de votre travail sur les fleurs qui évolue au fil du temps.

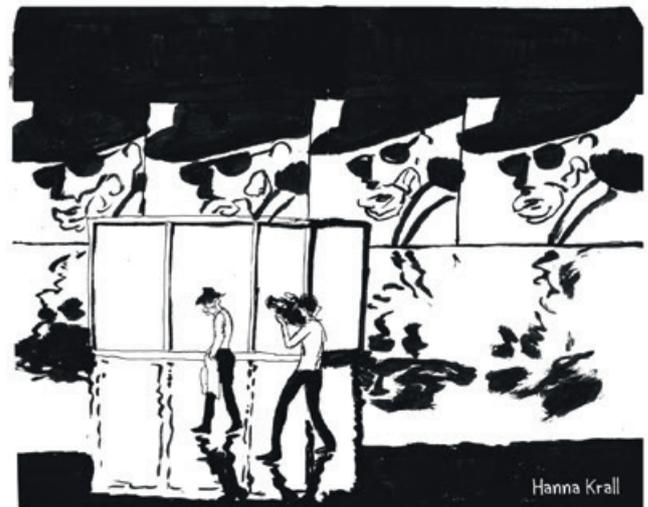
Avec l'outil bande dessinée, je voulais voir comment les autres envisageaient leur pratique artistique et comment nous pouvions dialoguer. J'ai commencé avec *Carnets d'Avignon* (2008-2012), un livre sur le théâtre, ensuite j'ai voulu dessiner de la danse pour comprendre le mouvement. Comment le faire rentrer dans la case ? J'ai suivi Mathilde Monnier sur la création d'un spectacle. Je voulais tester les limites du médium bande dessinée, et finalement il n'y en a pas tellement ! Mais une case de BD est le point de vue d'un auteur. Le lecteur n'a pas le choix. Dans un spectacle, la scène est comme une case mais le spectateur peut choisir qui et quoi regarder, quand et combien de temps. En dessin, on peut décomposer le mouvement mais au final il reste figé sur le papier. Seul l'œil du lecteur peut le créer. À la fin de *Mathilde, danser après tout* (2013), j'ai complètement ouvert l'espace, comme sur une scène, et j'ai fait bouger le plus possible les choses pour que le regard ne s'arrête jamais, comme dans la toile de Matisse. Finalement le dessin et la danse sont deux arts très proches, la danse est faite de mouvements bien définis, le dessin immortalise celui de la main, mais dans ce cas, il rencontre une paroi.

Le mouvement et la nature sont au cœur de vos préoccupations, comme la recherche graphique. Prochainement, vous irez encore plus loin en faisant intervenir la lumière directement dans votre œuvre, comme un personnage à part entière.

Je suis en train de travailler sur la production de vitraux qui parle de l'importance de la lumière dans la vie. Le vitrail a toujours été une forme de narration graphique, je voulais juste raconter une histoire différente de celles qu'on voit dans les églises. Généralement, il s'agit d'une histoire biblique avec un personnage au centre et autour des ornements végétaux. Ma proposition consiste à inverser le procédé et à raconter l'histoire du végétal au centre avec éventuellement des personnages autour. Le vitrail me permet d'utiliser la lumière véritable comme personnage principal, ce que la BD ne permettait pas vraiment. ■



Vue de l'exposition de François Ollislaeger, *Vive le Feu!*, Espace Jacques Villeglé, Saint-Gratien, 2022.



François Ollislaeger. *Carnets d'Avignon* (pages intérieures). 2013. Coédition Actes Sud / Arte éditions.